

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari
Herausgeber: Société suisse des traditions populaires
Band: 42 (1952)

Artikel: La légende du Capitaine Mayoraz
Autor: Bourdin, Alexandre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005645>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le milieu de ce grand rectangle est occupé par la susdite «croix de maison» (das Glückselige Hauß Kreuz) sous laquelle on lit Anast : Asym. C. chaque côté, au haut et au bas, se voient les mains et les pieds percés du Sauveur. Sur le montant et les bras de cette grande croix, se succèdent les lettres ou les sigles suivants : ✠ V, ZR, DIA ✠, SNMV, EIZ ✠, SMG, C, S, SAB ✠ ; au milieu, un cœur orné du signe IHS, puis LIVB, Z ✠ HG, CSSM, FL ✠, N, BD, FS, RM et SD.

A droite de ce grand rectangle, au-dessous de S. Paulus, se trouvent S. Christophorus, portant un enfant qui tient un globe surmonté d'une croix; S. Michel archange, tenant une balance dans la main gauche et un glaive dans la main droite; puis Ste-Scholastica, vers laquelle se dirige une colombe.

Dans la troisième rangée, sous S. Anast, un papier donne, déplié, un rectangle de 8,5 cm sur 4 cm. On y voit Ste Agathe tenant une palme verte et un plat dans lequel se trouvent, semble-t-il, deux fruits. Ce sont les mamelles de la sainte coupées, on le sait, avant qu'elle fût roulée sur des charbons ardents. Sur une table est allumé le cierge d'un chandelier. Nous lisons à droite la courte Oraison suivante: *Mentem sanctam ✠ spontaneam ✠ Honorem Deo ✠ & Patriae Liberationem Sancta Agatha Ora pro nobis*. De plus longues prières, en latin ou en allemand, se trouvent sur les *ptét sint-ègat* (les Ste-Agathe ordinaires).

La torture qu'eut à subir la sainte explique son rôle comme protectrice contre l'incendie.

Le sel béni à la messe du 5 février est encore donné au bétail, aux Bois (dans les Franches-Montagnes), avant sa première sortie du printemps, pour le préserver des maléfices. A St-Ursanne, une procession rappela longtemps⁹ l'intercession de Ste-Agathe¹⁰ lors d'une débâcle de glaces risquant d'emporter l'ancien pont de bois jeté sur le Doubs.

Ce n'est pas sans hésitation que le découvreur du sachet voulut bien le confier à mon fils, instituteur dans le village voisin de Bassecourt. Il me l'envoya à Berne où je pus l'examiner et en faire prendre la photocopie ci-contre. Quatre jours après, la «grande Ste-Agathe» était de retour à Séprais et son possesseur put de nouveau voir sans inquiétude descendre la nuit.

La légende du Capitaine Mayoraz

par *Alexandre Bourdin*, Euseigne

Il y a dans le monde des personnages qui semblent marqués d'un signe spécial qui les destine aux grandes choses, et par là même, à la légende.

C'est le cas en particulier du Capitaine-major Jean Mayoraz qui marqua son passage de façon extraordinaire dans la commune d'Hérémence en la seconde moitié du dix-huitième siècle.

⁹ Jusqu'en 1874. ¹⁰ 5 février 1462.

Nous allons conter ici son histoire qui entre en grande partie dans le domaine de la légende.

Expliquons tout d'abord que le grade de Capitaine consistait à ce moment là, et dès le quinzième siècle, à commander les troupes d'une commune soit pour les festivités locales soit en cas de guerre. Le grade de major consistait à rendre la justice. Il équivalait aujourd'hui au juge de paix mais avec compétences plus étendues.

Le Capitaine-Major Mayoraz, nommé à vie à ces grades était un personnage fort riche et c'est sans doute sa fortune qui a fait forger autour de son nom une légende fort pittoresque.

On raconte qu'un jour, accompagné d'un parent, il se mit à lire dans un livre de sorcellerie, attablé près de la fenêtre de sa chambre, tourné vers la porte. Au bout d'un moment de lecture, on frappe à la porte. Un grand et beau Monsieur fait son entrée. Le compagnon de Mayoraz, frappé par les traits de cet homme, tombe et ne perçoit plus rien de la conversation.

Ce Monsieur demande à Mayoraz ce dont il a besoin. Celui-ci lui présente ses doléances et l'autre lui remet un petite boîte renfermant des cantharides. Il lui explique qu'il doit les tenir à la cave, et les nourrir chaque matin avec les débris de curage de ses ongles.

On ne connaît pas les autres conditions de ce marché, mais la légende dit que ce Monsieur était le diable en personne. Des trois bestioles remises, l'une devait lui faire le travail demandé, l'autre lui indiquer comment agir pour se faire de l'argent et l'autre l'assister dans les dangers. Toujours est-il que la vie de cet homme fut marquée dès lors par des épisodes extraordinaires, qui nous montrent sa puissance et sa richesse, aussi bien que sa charité sans limites.

Le Capitaine (*Kapata*) Mayoraz possédait un champ à la sortie sud du village d'Hérémente. Un tronçon du mur tombait chaque année. Il avait beau s'appliquer à le faire solide, il tombait toujours. Lorsqu'il eut les bestioles dont nous avons parlé, il descendit un jour à sa cave et demanda à l'une d'elles de l'aider à remonter le mur. Il fut convenu que cette bête porterait un rocher depuis le confluent de la Borgne et de la Dixence et que Mayoraz devait arriver avant à son champ s'il voulait garder son âme.

Mayoraz courut de la cave à sa chambre, s'empara du chat qui était sur le fourneau, et à la même allure il se rendit à son champ. L'autre arrivait déjà avec le bloc mais elle était quelques secondes en retard. Ce rocher fut posé et le mur ne tomba plus jamais.

Celui qui écrit ces lignes se souvient que tout enfant il n'osait pas passer seul à côté de ce bloc qui surmontait la route de la vallée. Face à la route, il y avait dans la pierre une excavation en forme de tête humaine, avec la place des oreilles et deux petits trous vers le front, indiquant des cornes. Jeune ouvrier de chantier, il porta les fers nécessaires pour faire sauter ce rocher lors de la construction de la nouvelle route du Val d'Hérémente en 1929.

Autre fait caractéristique. Souvent, depuis la mémorable journée des bestioles, le Capitaine prenait un sac et s'en allait par la montagne. On disait qu'il se rendait à la source de l'or, sur l'alpage d'Orchèraz (or cher) chercher des paillettes d'or qu'il vendait on ne sait à qui. On pense que c'est là la source de sa richesse. Dernièrement encore, on trouvait des douves de seillon en bois à l'endroit où coule cette source de l'or.

Autre épisode. En 1769 le curé d'Hérémenche désirait construire une nouvelle église. A cause des gros frais, l'administration et la population étaient contraires au projet. Un jour il rencontre le Capitaine Mayoraz qui l'invite à prendre un verre à la cave. En parlant ils se font part de leurs intentions qui concordent. Le Capitaine avance au curé Claivaz cent écus pour les premiers frais, et lui promet son aide en toutes circonstances. Fort de cet appui, le curé se rend chez l'Evêque pour demander conseil et assistance. L'Evêque l'encourage à aller de l'avant et lui confie la direction complète des travaux, qui commencèrent de suite. Mayoraz fournit gratuitement l'emplacement et fit aussi de nombreux autres dons en argent. Si bien que l'on put dire à la fin des travaux qu'il avait payé la moitié de l'église. La statue de Saint Jean qui orne le centre de l'autel latéral portant son nom, serait la réplique exacte de la figure du donateur. De nombreux autres dons parmi lesquels les premiers fonds du vicariat et pour les écoles marquèrent encore la générosité de cet homme.

Il mourut en 1771 et sa mort aussi a donné naissance à une légende significative. Lui-même, sentant sa fin, s'y prépara d'une façon spéciale. Selon lui, un seul prêtre pouvait le confesser. Celui-ci, habitant Evolène fut averti mystérieusement. Il partit pour Hérémenche avec son cheval et son domestique. Arrivé aux limites d'Hérémenches, il ne pouvait plus avancer : une force mystérieuse lui barrait le passage. Laissant le cheval à son domestique il fit un grand détour, remontant la pente jusqu'au bisse de l'Erneyaz qu'il suivit jusqu'à sa prise, prit ensuite le grand bisse d'Hérémenche et arriva devant la maison de Mayoraz en descendant du haut de la vallée. Mais de nouveau, au pied des escaliers il fut arrêté et il fallut quatre hommes robustes pour le porter jusque dans la chambre.

Entre temps, un beau Monsieur était venu rendre visite au Capitaine, voulant l'accompagner à son départ vers la mort. Mayoraz le reconnut et sans défaillir lui déclara qu'il attendait quelqu'un d'autre pour régler les affaires. Pour passer le temps de ce Monsieur il fit apporter un sac de seigle, un sac d'orge, un sac de froment et un de cendres, qu'il fit mélanger au milieu de la chambre. Il demanda au Monsieur de faire le triage et de remettre chaque chose dans son sac respectif. On fut étonné de voir avec quelle facilité il accomplit ce triage : il avait terminé avant que l'autre fût arrivé. Mayoraz lui fit recommencer l'opération. Au moment où celui-ci arrivait à terminer le triage pour la seconde fois, un nouveau-venu entra, qui n'était

autre que le curé d'Evolène.

Une conversation des plus mystérieuses s'engagea entre les trois hommes et au bout de deux heures on vit le prêtre redescendre les escaliers les cheveux tout blancs, mais souriant. Il déclara qu'il avait sauvé le Capitaine Mayoraz des griffes du diable car ses bonnes œuvres avaient plus de poids que ses erreurs et ses marchés avec Satan. En arrivant près du village d'Euseigne, au moment où les ombres du soleil couchant montaient sur l'autre versant de la vallée, le prêtre dit à son domestique: «Le Capitaine Mayoraz expire maintenant». C'était un jour de 1771 à six heures du soir.

Quelque temps avant sa mort, Mayoraz avait remis les trois cantharides à un habitant de Mase. Celui-ci avait dû s'engager à ne pas sortir de sa maison entre l'angélus du soir et celui du matin. Or, une fois qu'il revenait de son mayen avec son cheval, il entendit sonner l'angélus avant son arrivée. Son compagnon ne put comprendre ce qui s'était passé. Cet homme disparut subitement dans un ravin et on ne le revit plus.

Au sujet du Capitaine Mayoraz on raconte aussi que, se rendant un jour au mayen sur son cheval, il rencontra un agneau blanc pourchassé par un petit chien noir. L'agneau chercha plusieurs fois à se réfugier sur la croupe du cheval, mais il fut chaque fois repoussé par l'homme. Un peu plus loin cet agneau se présenta transformé en un jeune homme qui dit au Capitaine: «Je suis perdu à cause de votre dureté. Vous n'aurez qu'un fils qui n'aura pas de descendant». Les archives de la commune d'Hérémente parlent aussi du Capitaine Jean Mayoraz fils, qui mourut sans descendance en 1791 et dont le caractère et la générosité étaient l'image exacte de son père. C'est lui qui fit beaucoup de dons pour le fonds des écoles, et sa veuve morte en 1844 donna encore 4000 écus représentant environ 15 000 francs monnaie de 1850.

Chemins d'été et chemins d'hiver

Par *Marius Fallet*, La Chaux-de-Fonds

Le folklore des chemins est sans conteste un des plus anciens, des plus riches, et historiquement parlant, des plus intéressants. Il remonte aux civilisations primitives et marque comme un fil argenté les civilisations antiques et médiévales.

Les rigueurs de l'hiver jurassien sont proverbiales. La vallée de La Brévine, si calme, si reposante — elle a son charme, surtout en été — n'est-elle pas appelée la Sibérie neuchâteloise? Dans le Haut-Jura comme dans les Alpes, les montagnes de neige et les sévérités du climat exigent en hiver des mesures particulières pour assurer l'ouverture et l'entretien des chemins.